

LE JARDIN RETROUVÉ

Préface du traducteur, François Dupuigrenet Desroussilles

Le Jardin d'enfance, Bartillat, 2016

D'Elizabeth à Elizabeth

En 1898 *Elizabeth et son jardin allemand*, avait été le best-seller le plus inattendu de la fin du règne de Victoria. Une jeune femme anglaise, Mary Anne Beauchamp, dite May, qui depuis 1891 était devenue comtesse von Arnim Schligenthal et résidait à Berlin avec son mari, l'avait envoyé par la poste, sans recommandation aucune, à l'éditeur londonien Macmillan. Sous forme de journal intime une narratrice nommée Elizabeth y donnait une chronique pleine d'humour de la vie de l'épouse anglaise d'un comte prussien, et de ses trois filles - les « bébés de mars, de mai et d'avril » -, dans leur domaine de Poméranie. Avec un enthousiasme et une ténacité à toute épreuve Elizabeth entreprenait d'y créer un jardin à son image, fantasque et libre, tout comme Eve, assurait-elle, aurait dû le faire au paradis terrestre si elle avait pu manier la bêche, moyennant quoi « cette malheureuse affaire de pomme et de serpent n'aurait jamais eu lieu ». L'engouement pour le livre avait été immédiat, et durable. Macmillan le réimprima onze fois de novembre 1898 à novembre 1899, et le maintint toujours à son catalogue parallèlement aux vingt et un romans que May publia sous le nom d'Elizabeth, d'*Avril enchanté* et *Vera à Mr Skeffington*, paru en 1940 alors qu'elle était réfugiée aux Etats-Unis et qui fut porté à l'écran avec Claude Rains et Bette Davis dans les rôles principaux. *Life* consacra alors un reportage à « Elizabeth comtesse Russell », car elle avait adopté dans la vie courante le nom de son double littéraire et, après avoir été comtesse von Arnim, était devenue comtesse Russell depuis son remariage avec lord Francis Russell, le frère aîné du philosophe Bertrand Russell. Elle y était présentée comme une des grandes figures du *high life*, à Londres comme sur la côte d'Azur où sa maison de Mougins était célèbre dans les années-Trente pour ses réceptions fastueuses, et surtout, avec Somerset Maugham et H.G. Wells, comme l'un des auteurs les plus célèbres, et les mieux payés, de l'édition anglaise.

Les années d'après-guerre marquèrent pour Elizabeth, morte en 1941, le début d'un purgatoire littéraire qui prit fin en 1984 lorsque les éditions féministes londoniennes Virago décidèrent de republier son œuvre dans leur collection de *Modern classics*. Par un coup de génie les responsables de Virago décidèrent de ne pas le faire sous le nom d'Elizabeth, considéré comme trop lié à une époque révolue, sinon désuète, mais sous celui d'« Elizabeth von Arnim ». Si étrange que fût l'association d'un pseudonyme et du nom de son premier mari, ce *rebranding* fut à l'origine d'un véritable phénomène d'édition. À la suite des nouvelles éditions anglaises les traductions des romans d'Elizabeth von Arnim se sont multipliées depuis trente ans, en Allemagne comme en Espagne, en Italie, et bien sûr en France. *Elizabeth et son jardin allemand* en est même venu, dans la série télévisée *Downton Abbey*, à symboliser la Belle Époque. Les éditions originales ont presque toutes été numérisées et sont aisément accessibles sur internet. Les thèses et les travaux académiques sur Elizabeth von Arnim se multiplient aux États-Unis comme en Europe ou en Australie. Une *Elizabeth von Arnim Society* a été créée et un premier colloque vient de lui être consacré à l'université de Cambridge. Sous son nouveau nom « Elizabeth von Arnim » n'a pas seulement connu un succès comparable à celui de l'Elizabeth d'avant-guerre. Elle appartient désormais de plein droit, comme sa cousine Katherine Mansfield, à l'histoire littéraire.

Un jardin dans le jardin

Elle doit donc être traitée avec égard. Or le *Jardin allemand* publié par Virago reproduisait le texte de la toute première édition Macmillan, celle de 1898, et c'est sur ce texte qu'ont été basées toutes les traductions produites depuis. Au cours de recherches sur la réception du *Jardin allemand* menées à la Huntington Library de San Marino (Californie), où se trouvent le journal inédit et la plus grande partie de la correspondance d'Elizabeth, j'ai été amené à comparer systématiquement les trente-six éditions publiées du vivant d'Elizabeth. Le résultat de cette recherche à la Sherlock Holmes a été étonnant, et même stupéfiant. À partir de la seconde édition américaine, parue en 1900, et dans toutes les éditions suivantes, anglaises comme américaines, Elizabeth avait augmenté son texte d'un long chapitre de quelque 80 pages, soit un quart du livre, qui en transforme profondément la tonalité et même la nature.

Entre les notations du 10 novembre et du 7 décembre la narratrice introduit en effet dans son journal fictif, en date du 11 novembre, le récit d'un retour à sa maison natale, dans la marche de Brandebourg, où, nouvelle Alice, elle tente de retrouver le pays des merveilles qu'avait été pour elle le jardin d'enfance créé par son grand-père, luthérien sévère dont elle évoque longuement la mémoire, comme des promenades enchantées avec son père, à Potsdam ou à Sans-Souci.

On comprend dès lors non seulement que c'est ce jardin d'enfance, ce jardin perdu, que la narratrice cherche à toute force à reconstituer dans son domaine de Poméranie, mais aussi que le journal du *Jardin allemand* n'est pas le décalque du journal réel que tenait May von Arnim, qu'Elizabeth n'est pas un double de May l'Anglaise mais un personnage de fiction, une Prussienne que sa créatrice semble s'enivrer à entourer de personnages tout aussi fictifs : son père et son grand-père très luthériens, ses cousins fiers de leur présence dans l'*Almanach de Gotha*, l'organiste du temple aux chorals interminables, Miss Robinson la gouvernante anglaise, et surtout cette autre Elizabeth, l'impertinente petite cousine que la narratrice rencontre pendant sa visite nocturne au jardin. Elizabeth s'enchantait devant les merveilles d'un pays nouveau : le pays du roman.

Pourquoi a-t-elle éprouvé le besoin de procéder à cette addition deux ans seulement après la première édition anglaise ? L'occasion lui en a été donnée par une question de droit touchant aux ambiguïtés du copyright qui protégeait aux États-Unis des textes publiés en Angleterre. Macmillan and Co était l'éditeur anglais d'Elizabeth, la branche américaine de la compagnie ayant pris son autonomie en 1896, sous le nom de The Macmillan Company, tout en restant en relations d'affaires avec l'ancienne maison mère. Les premières éditions du *Jardin allemand*, imprimées à Édimbourg par R. & R. Clark, portaient la double adresse de Londres et New York et les noms des deux firmes, celle de Londres en tête, avec la mention « tous droits réservés ». Malgré cela Elizabeth explique dans une lettre à son père de mai 1900 que « Macmillan américain me demande d'ajouter assez de matière (*sufficient matter*) » pour assurer la protection de son copyright aux États-Unis. Au grand dam de nombre d'auteurs anglais, Rudyard Kipling au premier chef, qui multiplia en vain les procès, leurs textes ne pouvaient être protégés contre la contrefaçon sur le territoire américain que s'ils étaient d'abord publiés, et même imprimés aux États-Unis. Malgré les « droits réservés » de *The Macmillan Company* on connaît ainsi des éditions pirates du *Jardin allemand* publiées impunément par *The Hennebery Company* à Chicago et New York, l'une étant même illustrée de gravures sur acier et imprimée sur un papier spécial pour être aquarellée — ce qui, par ailleurs, témoigne de l'engouement du public américain. Elizabeth devait donc procéder à un ajout substantiel au *Jardin allemand* de 1898, et faire publier et imprimer le nouveau texte aux États-Unis pour assurer durablement sa protection. Effectivement, à la fin de l'année 1900, fut publiée une « nouvelle édition avec additions » portant l'adresse de Macmillan États-Unis avant celle de Macmillan Angleterre, et imprimée par Norwood Press au Massachusetts. Les éditions pirates disparurent, et aux États-Unis comme en Angleterre le texte de 1900 fut constamment reproduit jusqu'à la dernière édition du vivant d'Elizabeth, en 1931.

Mais le problème juridique n'a été qu'un facteur déclenchant dans l'écriture du chapitre du 11 novembre auquel Elizabeth accordait une telle importance, notamment à cause de la peinture qu'elle y donnait, sous le couvert de la fiction, de ses rapports avec son propre père, qu'elle le publia séparément à Boston, la même année, en édition de luxe, chez Richard Badger, et à New York dans la revue *The Living Age*, sous le titre de *The Pious Pilgrimage* (« Le pèlerinage pieux »). Étrangement les biographes et les critiques qui ont écrit sur Elizabeth mentionnent bien *Le Pèlerinage pieux*, mais nul ne s'est rendu compte, jusqu'à aujourd'hui, qu'il s'agissait du chapitre du 11 novembre du *Jardin allemand*. Il a même été publié en traduction allemande en 1995 chez Suhrkamp, et maintes fois réédité depuis, sous le titre de *Der Garten der Kindheit* (« Le jardin d'enfance »), sans avoir été identifié comme un fragment du premier roman d'Elizabeth.

Grâce à un texte qui était demeuré non pas inédit au sens propre, mais comme dissimulé dans les éditions anciennes, et ignoré de tous les spécialistes, nous pouvons maintenant lire le *Jardin allemand* comme une lettre à son père, aimé et redouté, qui avait créé, dans sa maison des environs de Londres, un admirable jardin de roses dont elle tenait à se montrer digne. Nous pouvons surtout découvrir, très tôt dans la carrière d'Elizabeth, le jardin de mots d'un récit fantastique qu'on ne saurait comparer, dans la littérature anglaise du XX^e siècle, qu'à certaines des plus belles pages de Virginia Woolf dans *La Promenade au phare*, autre récit d'un retour rêvé à la maison d'enfance - inaccessible objet du désir.

François DUPUIGRET DESROUSSILLES